

Machines sympathiques ?

littérature arts philosophie

COLLOQUE INTERNATIONAL

EA 6297 Interactions culturelles et discursives



Université de Tours

salle de conférences de la bibliothèque universitaire
5^e étage – 3, rue des Tanneurs – Tours

Organisation :
Juliette Grange
Sylvie Humbert-Mougin
Anne Ullmo

23-25 octobre 2019

Machines sympathiques ?

MERCREDI 23 OCTOBRE

13h30 *Accueil des participants*

14h00 OUVERTURE DU COLLOQUE

Allocution d'Alexis CHOMMELOUX et de François-Olivier TOUATI, directeur de l'UFR Lettres et Langues et directeur de l'UFR Arts et Sciences humaines

Allocution d'Elisabeth GAVOILLE, directrice de l'EA 6297 Interactions culturelles et discursives

14h15 Juliette GRANGE, Sylvie HUMBERT-MOUGIN et Anne ULLMO (Université de Tours)
Introduction

1 Prémises machiniques

Modérateur : Jean-Paul ENGÉLIBERT

14h30 François JARRIGE (Université de Bourgogne / IUF)
Machines et socialisme

15h00 Tri TRAN (Université de Tours)
L'arrivée de la locomotive à vapeur en Grande-Bretagne : les Britanniques entre effroi et fascination

15h30 Juliette GRANGE (Université de Tours)
Petite philosophie de la machine à capturer des images : la photographie

16h00 *Discussion et pause*

16h45 Laurence PERRON (Université du Québec à Montréal)
Machines à images ou le renfort du factuel : rhétorique indicielle de la photographie dans les récits d'enquête

17h15 Isabelle KRZYWKOWSKI (Université de Grenoble-Alpes)
Intermède autour de *Dynamis* (Jean Veber, 1902, Musée des Beaux-Arts de Tours)

17h30 *Discussion*

JEUDI 24 OCTOBRE

Matin

2 Robots, automates, cyborgs

Modératrice : Isabelle KRZYWKOWSKI

9h00 Isabelle BOOF-VERMESSE (Université Lille 3)
« Il peut penser, parler, il sait tout faire sauf vivre ». Machine, travail et conte de fée. Tik Tok de Frank Baum, le premier robot

9h30 Jean-François CHASSAY (Université du Québec à Montréal)
L'humain, le robot et le chien : le ménage à trois qui prépare l'apocalypse

10h00 Hans HARTJE (Université de Pau et des Pays de l'Adour)
Galatée dans la vallée de l'étrange

10h30 *Discussion et pause*

11h15 Jean-Paul ENGÉLIBERT (Université Bordeaux-Montaigne)
Le désir d'être un cyborg : *Westworld*

11h45 Marie-Haude CARAËS (École supérieure des Beaux-Arts TALM)
Désobéissance technologique

12h15 *Discussion*

Après-midi

3 Interfaces sympathiques ?

Modérateur : Jean-François CHASSAY

14h30 Pascal NOUVEL (Université de Tours)
La machine de Turing et l'I. A ... comme Isle-Adam

15h00 Pascal MOUGIN (Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle)
Robots écrivains pour critiques algorithmiques ? Littérature et études littéraires à l'heure des *big data* et de l'intelligence artificielle

15h30 *Discussion et pause*

16h15 Bernard BURON (Université de Tours)
Le statut symbolique des technologies d'intelligence artificielle en santé : entre promesse et menace

16h45 David CHRISTOFFEL (compositeur, essayiste et créateur sonore)
Maël GUESDON (École supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux)
« Me suis-je sympa, se dis-je ? Ou comment amplifier mon larsen mental »

17h15 *Discussion*

Matin

4 Machines créatrices

Modératrice : Isabelle BOOF-VERMESSE

- 9h00 Isabelle KRZYWKOWSKI (Université de Grenoble-Alpes)
Machines inutiles. Au (dé)tour du parc de Duisburg-Nord
- 9h30 Gaëlle DEBEAUX (Université Rennes 2)
Italo Calvino et la machine littéraire, de la théorie à la fiction
- 10h00 Morgane AUGRIS (Université de Tours)
The story-tailor :
la machine à remonter les corp(u)s dans *Legion* de Brian Evenson
- 10h30 *Discussion et pause*
- 11h15 Stéphane VANDERHAEGHE (Paris 8 Vincennes-Saint-Denis)
Mark Doten et l'utopie d'Internet : *The Infernal* (2015) et *Trump Sky Alpha* (2019)
- 11h45 Sylvie BAUER (Université Rennes 2)
« Empathy towards an artificial construct? » : des machines et des hommes
dans *Do Androids Dream of Electric Sheep?* de Philip K. Dick
- 12h15 *Discussion*

Après-midi

5 Corps mécaniques

Modératrice : Juliette GRANGE

- 14h00 Marie BAUDOIN (Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis)
La vulnérabilité numérique : une expérience sympathique ?
- 14h30 Valérie SAVARD (Université de Montréal / Rennes 2)
Retrouver le corps au-delà de l'image :
la ré-incarnation mécanique dans *Crash !* de J. G. Ballard
- 15h00 Aaron SMITH (Université de Tours)
Le rite de purification technologique dans l'œuvre de Don Lillo
- 15h30 *Discussion*
- 16h CLÔTURE DU COLLOQUE

Les intervenants Les interventions

Morgane AUGRIS

The story-tailor : la machine à remonter les corp(u)s dans « Legion » de Brian Evenson

Dans la nouvelle « Legion », publiée par l'auteur américain Brian Evenson au sein du recueil *Windeye* datant de 2012, la narration est dévolue à ce qui s'avère être une machine. Le récit, engrenage d'histoires enchâssées méticuleusement sélectionnées, constitue de l'aveu même de celle-ci un chemin dérivé pour amener son auditeur, identifié au lecteur par le truchement de la deuxième personne, à lui céder des morceaux choisis de son corps à l'issue du court circuit de la nouvelle.

L'engin ne cesse d'étoffer une histoire bricolée sur mesure, qui doit aider sa cible à faire le grand saut. La machine ne dispose pas encore d'une carcasse humaine et le principe transformationnel qui la régit impacte la langue qui tressaute et qui déraile parfois, trahissant son emballage : la machine perd patience, ce qu'elle analyse comme le premier signe d'une métamorphose réussie vers l'humain. Si la nouvelle s'ouvre de fait sur un vis-à-vis qui prend la forme d'une opposition binaire entre mécanique et organique, la vision portée par la machine sur l'homme permet de la nuancer et de soulever des traits similaires, voire même d'évidents paradoxes, qui rendent presque acceptable la démarche de la machine : pour une humanité hors-service qui ne tend plus la main, un bras ne saurait constituer une grande perte.

Les modifications et changements proposés par et pour le corps de la machine le sont sous la forme d'échanges présentés comme équitables : un corpus contre un corps, l'enquête du sens pour la conquête des sensations. En rupture avec l'isolement et le retranchement teintés d'indifférence de l'homme, la machine propose en effet de contracter un nouveau corps qui se révèle politique. Contrairement à une humanité qui ne comprend pas la multiplicité, s'en inquiète et la refoule, la machine propose une structure rhizomatique où l'accord joue un rôle central. Ce dernier s'entend également au sens musical devant ce texte rhapsodique hautement métaphorique : le contrat de lecture est au cœur des considérations de cette « légion », qui, à travers « leger », s'acharne à recueillir de nouveaux membres.

L'appareil se révèle tout autant machine à coudre des histoires sur mesure, savant fou redéfinissant son identité, que sirène composant une mélodie envoûtante pour faire chavirer son auditeur, comme le souligne la notion de ruse indissociable de la machine. L'invention invente et s'invente en éentrant des corpus qui ne tiennent plus que par de fragiles sutures pour préparer le lecteur à son futur démembrement. Elle se fait ainsi la main sur des mots mis en morceaux avant de s'en octroyer une de chair et de sang : elle démonte les unités lexicales et les remonte à l'envi pour démontrer que derrière le tissu textuel, tout comme derrière le tissu corporel, se cachent des légions auxquelles il ne reste plus qu'à ouvrir les bras. À n'en pas douter, c'est l'énergie langagière qui fait tourner cette machine indéboulonnable, l'hé-mot-globine.

Morgane AUGRIS est en deuxième année de doctorat à l'Université de Tours. Dans une thèse dirigée par Anne Ullmo elle s'interroge sur l'enjeu poétique que constitue l'omniprésence de corps en souffrance (le mécanique prenant parfois littéralement le pas sur l'organique) pour

signifier le rapport qu'entretient l'écrivain américain contemporain Brian Evenson au langage. Elle se penchait déjà sur les interactions entre corps anatomiques, politiques et poétiques dans un article consacré à la pièce shakespearienne *Love's Labour's Lost* intitulé « "Taffeta phrases, silken terms precise" : Des demoiselles en détressage ».

Marie BAUDOIN

La vulnérabilité numérique : une expérience sympathique ?

La littérature d'anticipation contemporaine américaine exprime une certaine tendance à présenter des machines sympathiques non parce qu'elles provoquent le rire ou aident en tant qu'outils mais parce qu'elles effacent l'obstacle de la vulnérabilité du corps, de la chair proprement humaine.

Pour les personnages humains, les androïdes deviennent sympathiques puisque ces outils compagnons permettent au premier abord la simulation voire l'invention d'une chair inaltérable et non périssable. Dans ces rêves littéraires aux accents transhumanistes, le corps sensible est rendu obsolète et la vulnérabilité n'a plus lieu d'être. Les machines sont rendues agréables par leur capacité de mettre en scène le rêve transhumaniste d'être et de rester conscient quelle que soit l'enveloppe ou le substrat. Que faire alors de l'expérience de la machine de sa vulnérabilité ?

Comment lire le phénomène narratif qui rend le cyborg sympathique au spectateur par sa vulnérabilité numérique (risque de hackage, risque de virus, risque du désassemblage de la mécanique robotique...) ? Que signifie ce second niveau de lecture ? Mon étude postule que la vulnérabilité, l'expérience de la blessure, de la maladie ou de l'invasion du corps permet de renverser et de retravailler les désirs transhumanistes des personnages. Nous nous demanderons comment l'expérience de la vulnérabilité exposée dans ces œuvres peut se transformer en force révélatrice et participante de la renégociation de la subjectivité à l'ère 3.0. L'expérience de la vulnérabilité 3.0 serait-elle le secret d'une nouvelle ontologie posthumaine qui explorerait les spécificités d'une chair organique et/ou d'une « chair numérique » exposées à travers et sur la peau du langage (Roland Barthes) ? Nous étudierons ce questionnement au sein des œuvres *Galatea 2.2* (2004) de Richard Powers, *Void Star* (2017) de Zachary Mason et *Marjorie Prime* (2016) de Jordan Harrison.

Marie BAUDOIN, ancienne élève de l'ENS de Lyon, prépare une thèse à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis sous la direction d'Arnaud Regnauld et de Sylvie Bauer intitulée : « Interfaces et corps posthumains : écologie d'une vulnérabilité 3.0 dans la littérature et le cinéma américains contemporains ».

Sylvie BAUER

« Empathy towards an artificial construct? » : des machines et des hommes dans *Do Androids Dream of Electric Sheep?* de Philip K. Dick

Do Androids Dream of Electric Sheep? offre à lire un monde sans souffle, recouvert d'une « poussière omniprésente » dont les effluves radioactives condamnent les survivants sur Terre à se muer en « Specials », version dégénérée de l'humain. Ces spéciaux, la lie de la société, sont surnommés « chickenheads », d'une formule péjorative qui contraste avec l'attention et l'affection que la norme sociale impose de porter aux animaux, que se soit dans leur version « naturelle » (il n'en reste presque

plus) ou dans leur version machinique, ersatz nécessaire à l'appartenance à la communauté des humains. L'empathie s'éprouve par machine interposée (the empathy box), et elle constitue la norme sociale réservée aux « humains ». Elle relève d'une fabrication machinique, alors même que tout affect spontané et « naturel » semble avoir disparu de ce monde postapocalyptique et dystopique. C'est là ce qui ferait également la différence entre l'homme et la machine, incarnée par ces androïdes voués à être « retirés » dès lors qu'ils foulent le sol terrien après avoir fui Mars. Le roman de P. K. Dick n'a de cesse de brouiller les limites entre l'humain (l'organique au sens large du terme) et la machine en posant la question de l'affect, de la sympathie et de l'empathie, à entendre comme la capacité à éprouver des émotions pour l'Autre. Pour reprendre les termes de l'appel à communication, lorsque les limites se font ténues et lorsqu'il est même parfois impossible de reconnaître l'humain et la machine (on pense ici à l'androïde Luba Luft et au chasseur de prime Phil Resch), on est parfois bien en peine de tracer la ligne entre « la machine comme alter-ego ou comme corps étranger ». Ce qui est en jeu ici est non seulement la limite entre l'humain et l'inhumain, mais également la question de l'altérité, question qui résonne puissamment à l'heure où cet « étrange corps étranger » (Jean-Luc Nancy) fait de plus en plus corps avec l'homme, demandant sans doute de penser l'humain en des termes différents.

Sylvie BAUER est professeur de littérature américaine à l'Université Rennes 2, où elle est rattachée à l'EA 1796 ACE. Son travail de recherche porte plus précisément sur la littérature américaine contemporaine, sur les figures de l'humain, la question du corps et l'univers immoral du langage. Elle travaille également sur les questions posées par un contemporain marqué par le rapport du sujet à la machine et s'intéresse au rapport entre technologie, corps et langue. Elle est l'auteur d'une monographie sur l'œuvre de Walter Abish (*Walter Abish, l'arpenteur du langage*, Belin, 2003) et d'articles sur les romans de Percival Everett, Colson Whitehead, Donald Barthelme, Steve Tomasula, Philip Roth, Grace Paley, Don DeLillo, Walter Abish, Ben Marcus, Richard Powers... Elle a coordonné plusieurs ouvrages collectifs (*Esthétiques du corps*, Belin, 2012, *L'écriture au défi du frisson, La vérité en fiction, L'institution de la littérature...*) et organisé plusieurs colloques.

Isabelle BOOF-VERMESSE

« Il peut penser, parler, il sait tout faire sauf vivre » : machine, travail et conte de fées, Tik Tok de Frank Baum, le premier robot

Si Karel Čapek est celui qui a forgé le mot « robot » à partir de la racine du mot qui désigne le travail dans sa pièce R.U.R (*Rossum's Universal Robots*, 1921), Frank Baum avait déjà inventé Tik Tok (*Ozma of Oz*, 1907), une créature anthropomorphique métallique, probablement basée sur Boilerplate, soldat en métal présenté à l'exposition universelle de Chicago en 1893, événement qui fut, comme on le sait, une grande source d'inspiration pour Frank Baum. Fabriqué en série pour servir les humains – l'humain ayant chez Baum une acception des plus larges, puisqu'elle inclut le Bûcheron en Fer-Blanc, figure qu'il convient d'opposer à Tik Tok, Tik Tok est le premier robot fictionnel, si l'on excepte *The Steam Man of The Prairies*, de Edward S. Ellis (1868) qui met en scène une locomotive à forme humaine.

Associée à la naissance de la société de consommation et à la fascination pour les premiers gadgets technologiques, l'époque de Baum reste cependant dominée économiquement par le modèle du capitalisme productiviste et ses valeurs pseudo-ascétiques, dérivées de l'éthique protestante du travail, comme l'a montré Max Weber. Manufacturé, breveté et assorti d'une durée de garantie de 1000 ans, Tik Tok

est, selon la terminologie de Joseph H. Schwarcz, une machine « prométhéenne », ayant à cœur les intérêts de humains, et non « apocalyptique » car étrangère à toute forme de rébellion ; Schwartz annonce cependant l'émergence d'une troisième figure, « la machine bienveillante », selon lui destinée à masquer les angoisses de l'humanité devant les risques de voir ses esclaves devenir ses maîtres. Cette interprétation dialectique guidera la lecture du personnage récurrent de Baum.

Isabelle BOOF-VERMESSE est maître de conférences en littérature américaine et études culturelles à l'Université Lille 3. Spécialiste de littérature de genre, elle travaille sur le roman policier, notamment californien (Raymond Chandler, Dashiell Hammett et James Ellroy) et la fiction spéculative ; elle a notamment publié plusieurs articles sur William Gibson et Neal Stephenson. Elle a coordonné plusieurs ouvrages dont deux avec Jean-François Chassay sur la thématique de la machine : le premier, *Mutations 2: Homme/machine*, est paru dans la revue *Otrante* (n°43, 2018) et le second, *L'Ère des Postmachines*, est actuellement en cours d'évaluation aux Presses Universitaires de Montréal.

Bernard BURON

Le statut symbolique des technologies d'intelligence artificielle en santé : entre promesse et menace

La communication s'appuie sur les premiers résultats d'une recherche en sociologie portant sur les dimensions sociales et symboliques des outils qui intègrent des technologies d'intelligence artificielle dans un champ professionnel : celui de la santé (au sens large), de la prise en charge du vieillissement. Comment et à quelles conditions des professionnels acceptent-ils de « déléguer » une partie de leurs compétences professionnelles à des machines sympathiques (pour reprendre le titre de ce colloque) ?

Avec une focale large, on verra que les technologies de l'intelligence artificielle sont saisies dans une tension entre deux pôles antagonistes : soit comme la promesse d'un avenir positif, augmenté (ou fou ?) dans lequel les « manques de l'homme » au travail pourraient être suppléés par des robots fiables et asservis ; soit, au contraire, comme une menace contre l'humanisme, qui verrait un robot (humanoïde) remplacer l'humain dans toutes les dimensions de la vie, dans les relations et les échanges entre humains qui le construisent.

Avec une focale plus resserrée, on montre que, contrairement à ce que les promoteurs de l'IA affirment, l'innovation technologique ne s'impose pas « naturellement », par la seule force d'une évidence à laquelle ils croient. Dans la vie réelle des établissements, les professionnels ne sont pas « spontanément » convaincus par ces innovations, souvent pensées par d'autres, et pour des fins qu'ils ne partagent pas toujours. La sociologie de l'innovation montre que celle-ci ne s'encastre réellement dans les pratiques professionnelles qu'à la condition que les utilisateurs la construisent symboliquement et pratiquement de manière positive. C'est donc le travail complexe d'appropriation sociale, technique et symbolique de l'IA ; la capacité des utilisateurs à réinventer leurs activités professionnelles, à réinventer des systèmes de relations et les liens hiérarchiques qui les unissent (et les divisent) qui détermineront les usages réels. Ces usages nous diront si ces machines sont sympathiques (ou si nous avons tout à en redouter).

Bernard BURON est sociologue, membre de l'UMR CNRS 7324 Cités, TERritoires, Environnement et Sociétés (Université de Tours). Ses recherches portent sur les groupes professionnels, principalement analysés dans les contextes de changement technologique ou organisationnel qui déstabi-

lisent l'ordre social négocié. Après avoir assuré des responsabilités institutionnelles (notamment Doyen de l'UFR Arts et Sciences Humaines) il est aujourd'hui responsable scientifique du 1^{er} Living Lab français consacré à l'Intelligence Artificielle en santé, centré sur les dimensions sociales des usages et des formes d'appropriation de ces technologies de rupture. Cette structure innovante, créée en partenariat avec la Mutualité Française Centre-Val de Loire, met en œuvre une démarche de recherche participative qui implique des professionnels de santé volontaires.

Marie-Haude CARAËS

Désobéissance technologique

C'est à partir du texte du designer cubain Ernesto Oroza *Rikimbili* (trad. fr. Nicole Marchand et Marie-Haude Caraës), une étude portant sur la désobéissance technologique et quelques formes de réinvention, que je tenterai de présenter le processus de prise en main des machines et des objets par des individus sans peu de moyens. Comment cette réappropriation est-elle parvenue cahin-caha à émanciper des individus coincés dans une structure économique et politique butée ? C'est sans doute Ernesto Oroza qui en parle le mieux : « Quand j'essaie de trouver une expérience analogue et qui me permettrait de décrire le mieux possible l'état de déconnexion qui est le nôtre, c'est le mode de vie des paysans qui me vient à l'esprit ou mieux encore, le fait d'aller camper au bord de la mer ou dans des zones rurales. Pendant des années beaucoup (d'entre nous) habitants de La Havane, nous avons vécu dans la ville comme si nous étions en camping. »

Marie-Haude CARAËS est directrice de l'École supérieure d'art et de design TALM-Tours et directrice-adjointe de l'École supérieure d'art et de design TALM (Tours, Angers, Le Mans), après avoir dirigé le Pôle recherche, expérimentations et éditions de la Cité du design de Saint-Étienne. Elle a co-dirigé des recherches avec Philippe Comte (*Vers un design des flux*). Elle a été le commissaire de l'exposition *Les Androïdes rêvent-ils de cochons électriques ?* à la Biennale internationale design Saint-Étienne (2013). Elle a publié avec Nicole Marchand-Zanartu *Images de pensée* (RMN, 2011)

Jean-François CHASSAY

L'humain, le robot et le chien : le ménage à trois qui prépare l'apocalypse

Dans *The City* (*Demain les chiens*, dans sa version française), Clifford D. Simak a proposé la disparition de l'humanité sans doute la plus soft de l'histoire de la littérature. Cette communication voudrait montrer comment, entre empathie et sympathie, ce roman présente une humanité qui se sert du chien et du robot pour préparer tranquillement son propre effacement. Mêlant le mythe (le point de vue du chien) et la recherche scientifique (le point de vue de l'humain), *Demain les chiens* s'appuie sur la pérennité du robot comme figure mémorielle. La lecture prendra appui sur la pensée de Donna Haraway qui, dans *The Companion Species Manifesto. Dogs, People, and Other Significant Otherness*, voit dans l'espèce de compagnie une figure « bricolée » à l'image de celle du cyborg sur laquelle elle a, comme on le sait, beaucoup travaillé. Elle envisage notre rapport aux espèces animales (et au chien en particulier dans ce livre) dans une perspective « biosociale » qui tient compte d'une cohabitation relevant d'une socialité interspécifique, interespèce. Mais la lecture du roman de Simak montrera que le terme peut aussi s'employer pour le robot, véritable reflet de l'être humain à mesure que le temps passe et que sa fabrication se raffine. Utiliser le terme

« biosocial » rappelle presque naturellement le concept de « biopolitique » qu'a développé Foucault et arrime à la fois les dimensions sociale, ontologique et politique. Or, la dimension politique du « conte » de Simak, entre la « machine bricolée » et le mammifère à quatre pattes, ne manque pas d'apparaître encore plus prégnante aujourd'hui que dans les années 1950 quand l'ouvrage paraît.

Jean-François CHASSAY est professeur au département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal depuis 1991. Il a publié depuis 1989 une trentaine de livres (essais, fictions, anthologies, direction d'actes de colloque). Il s'intéresse en particulier à la représentation de la science dans la fiction et le discours social. Sur ce sujet, parmi ses dernières publications, notons *Si la science m'était contée. Des savants en littérature* (Seuil, 2009), *La littérature à l'éprouvette* (Montréal, Boréal, 2011), *Au cœur du sujet. Imaginaire du gène* (Montréal, Le Quartanier, 2013), *Le monstre au bistouri* (Dijon, Le murmure, 2014) et avec Hélène Machinal et Myriam Marrache-Gouraud : *Signatures du monstre* (Rennes, PUR, 2017).

David CHRISTOFFEL et Maël GUESDON

« Me suis-je sympa, se dis-je ? ou comment amplifier mon larsen mental »

Les assistants vocaux ne sont jamais aussi satisfaisants que lorsque les utilisateurs paramètrent leurs demandes dans le sens des compétences de la machine. Les humains pourraient donc avoir l'impression que celle-ci veut les convertir à une certaine manière d'interroger, qu'elle souhaite imposer son cadre de discussion ou les enfermer dans ce qu'elle connaît. Mais ils préfèrent souvent imaginer les progrès à venir des assistants vocaux et les subtilités que leurs états d'âme pourront bientôt paramétrer. Par exemple, dans les variations expressives du « je ne sais pas » d'Alexa version 2018, il n'existe, semble-t-il, aucune sympathie pour le questionneur qui se trouve obligé d'inventer une nouvelle requête dans l'espoir de relancer unilatéralement l'échange. Mais lorsque des enceintes connectées seront amenées à prendre soin de nous sur le modèle des thérapeutes du monde analogique, la question de la bonne dose de sympathie et d'antipathie avec laquelle présenter son ignorance deviendra cruciale, si bien que les concepteurs, et peut-être les machines elles-mêmes, en viendront certainement à relire, à l'aune de cette recherche du « je ne sais pas » non-déceptif, l'histoire de la psychanalyse et de la psychiatrie, expertes en nœuds plus ou moins rigoureusement borroméens associant l'intérêt de toute question à l'absence de réponse. Dans la perspective d'une indiscipline contre-psychique, nous entendons fournir ici un cadre méthodologique destiné à apporter aux réponses ouvertement déceptives des assistants vocaux tout le noué jubilatoire qu'il est trop peu permis d'espérer.

David CHRISTOFFEL est poète, compositeur, essayiste et créateur sonore. Auteur de *La musique vous veut du bien* (PUF, 2018), il publie aussi sur disques (trois volumes dans la série Radio Toutlemonde sur le label Super Moyen) et mène des expérimentations pédagogiques sonores à Télécom Paris et au CNAM. Docteur en musicologie de l'EHESS, il participe aux comités de rédaction des revues *Espace(s)* et *Multitudes*. Il est producteur d'émissions pour la Radio Télévision Suisse et le réseau Campus France. Son site personnel : <http://www.dcdb.fr/>

Maël GUESDON enseigne à l'École supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux (EBABX). Il a notamment publié *Voire* (José Corti). Avec Marie de Quatrebarbes et Benoît Berthelot, il coordonne la revue *La tête et les cornes* et a co-traduit *Discipline* de Dawn Lundy Martin (Joca Seria, 2019). Docteur en philosophie et sciences sociales de l'EHESS, il a récemment contribué aux revues *Faire, Nazione Indiana*, *RIP*, *Espace(s)*, *Diacritik*, *Chimères...* Son site personnel : <http://maelguesdon.fr/>

Gaëlle DEBEAUX

Italo Calvino et la machine littéraire, de la théorie à la fiction

Italo Calvino, auteur italien majeur du xx^e siècle (1923-1985), a laissé derrière lui, aux côtés d'une production fictionnelle variée, plusieurs écrits théoriques riches d'enseignement concernant sa conception de la littérature, des formes narratives et de la valeur de la fiction. Dans ses *Leçons américaines* (*Lezioni americane*, 1988), rassemblant cinq des six conférences qu'il aurait dû donner à Harvard si la mort ne l'avait emporté, il formule par exemple son projet de concevoir, avec *Le Château des destins croisés* (*Il Castello dei destini incrociati*, 1973), « une sorte de machine à multiplier les récits » ; déjà dans divers articles, rassemblés en France dans l'ouvrage *La Machine littéraire*, il s'interrogeait sur la portée des nouveaux outils offerts à l'écrivain, des ordinateurs comme machines à écrire sophistiquées suscitant rêveries et « fantasmes ».

On discerne dans ces exemples l'émergence d'une réflexion sur la mécanisation de la création littéraire, qui se dessine alors que Calvino, séjournant à Paris, fréquente le groupe des oulipiens, ainsi qu'une prise de position, avant-gardiste et plutôt à contre-courant, en faveur de « la machine capable de remplacer l'écrivain et le poète ». Ma communication visera, d'abord, à cerner de quelle façon cette prise de position se construit, ce qu'elle implique pour l'écrivain italien d'un point de vue poétique et esthétique, et en quoi elle émerge de la conception structuraliste voire mécaniste qu'il se fait de l'écriture narrative.

Mais je souhaiterais également poursuivre mon enquête en confrontant ce que le Calvino essayiste affirme ou propose dans ses écrits théoriques, et ce qu'il met effectivement en œuvre dans les récits qu'il publie à la même époque (celle du « repli dans la Bibliothèque », ainsi que la nomme Philippe Daros) : *Si une nuit d'hiver un voyageur* (*Se una notte d'inverno un viaggiatore*, 1979) et *Le Château des destins croisés*. En effet ces textes, s'ils semblent bien tenter de réaliser le fantasme de l'œuvre s'auto-engendrant, ne masquent jamais la difficulté esthétique mais également éthique qu'une telle mécanisation implique. Plus encore, en particulier dans *Si une nuit d'hiver un voyageur*, la machine est représentée dans l'univers de la fiction : elle est devenue outil de falsification des œuvres à même de mettre à mal toute auctorialité, de gré ou de force, ou encore gadget d'analyse littéraire qui soulage enfin le chercheur en littérature de la tâche ô combien fastidieuse... de devoir lire les livres dont il parle. Entre traitement comique et inquiet de la machine, Calvino fait de son roman un laboratoire fictionnel mettant à l'épreuve ses fantasmes machiniques.

Cette communication visera ainsi à étudier, à partir de cette confrontation entre théorie et fiction, le rapport complexe qu'entretient Italo Calvino avec la machine, qui lui plait tout autant qu'elle l'inquiète ; ce faisant, j'espère pouvoir également dresser en creux le portrait d'une époque de transition, celle des années 1980, entre résistance et adhésion à la machine.

Gaëlle DEBEAUX, normalienne, agrégée de lettres modernes, est maîtresse de conférences en littérature générale et comparée à l'université Rennes 2 et membre du CELLAM. Ses recherches portent sur les enjeux narratifs des productions de littérature contemporaine (littérature imprimée, littérature numérique), sur l'hybridation médiatique du texte et son implication concernant l'objet livre, et sur les formes de multiplication des récits (enchâssement narratif, mise en abyme, métalepse). Elle s'intéresse en particulier aux domaines anglo-saxons, français et italien.

Jean-Paul ENGÉLIBERT

Le désir d'être un cyborg : *Westworld*

La série TV *Westworld*, créée et diffusée de 2016 à 2018 aux États-Unis, reprenant l'idée originale du film de Michael Crichton (*Westworld*, 1973), renverse le topos de l'humanisation des robots. Le spectateur est moins amené à s'intéresser au devenir humain des androïdes qui peuplent le parc qu'au trouble désir qui anime les visiteurs d'y rejoindre ces êtres artificiels pour devenir, peut-être, semblables à eux, c'est-à-dire prisonniers d'un monde factice, mais immortels. La question est inséparablement éthique et esthétique : devenir cyborg, n'est-ce pas devenir élément d'une œuvre d'art, donc œuvre d'art soi-même ? Mais qu'est-ce que cet art qui s'offre aux pires fantasmes du public et qui condamne l'artiste à mourir (comme Arnold) ou à travailler dans l'ombre (comme Ford) ?

Jean-Paul ENGÉLIBERT est professeur de littérature comparée à l'Université Bordeaux-Montaigne. Il a consacré à l'archéologie du cyborg une anthologie de textes littéraires des XIX^e et XX^e siècles, *L'Homme fabriqué* (Classiques Garnier, 2000). Derniers ouvrages publiés : *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, 2019 ; en collaboration avec Raphaëlle Guidée, *Utopie et catastrophe. Revers et renaissances de l'utopie, XVI^e-XX^e siècles*, *La Licorne*, n° 114, 2015 ; en collaboration avec Catherine Coquio et Raphaëlle Guidée, *L'Apocalypse : une imagination politique*, *La Licorne*, n° 129, 2018. Il dirige l'axe de recherche de l'équipe Telem de Bordeaux-Montaigne « Écritures à la limite » depuis 2015.

Juliette GRANGE

Petite philosophie de la machine à capturer des images : la photographie

Au moment de la première révolution industrielle, une étrange machine inventée et perfectionnée entre autres par Daguerre, dispute à l'art la capacité à représenter le monde. Les savants (Arago) sont à la manœuvre pour faire reconnaître par l'État l'intérêt scientifique et artistique de l'appareil photographique.

La nouvelle machine n'est pas un simple moyen, elle transforme et modifie l'ensemble de la culture et de la vie sociale. S'ouvre une ère où la machine à reproduire la réalité, en phase avec le positivisme, s'impose pour un inventaire scientifique du monde (en archéologie en particulier). Elle est aussi un « ornement de la masse » (Kracauer) présent dans le tourisme naissant, les rituels familiaux. L'administration des populations en fait un instrument d'identification. L'art se transforme puisqu'il n'est plus en charge de l'exactitude de la représentation.

Encore aujourd'hui et sous d'autres formes, du *selfie* au photomaton, de facebook aux images du cosmos, la photographie donne à voir les rapports complexes à la technique qu'entretiennent les sociétés de masse mondialisées.

Juliette GRANGE est agrégée de philosophie, docteur d'État et professeure à l'Université de Tours (philosophie moderne et contemporaine), et chercheur à l'ICD. Elle est spécialiste de la pensée française du XIX^e siècle et a consacré sa thèse à Auguste Comte (éditée sous le titre *La Philosophie d'Auguste Comte, science, politique, religion*, PUF, 1996). Auteur d'éditions critiques en format de poche de textes de Comte (Petite bibliothèque Payot, Tel Gallimard, G.F. Flammarion) et de Saint-Simon (Agora Pocket), elle s'intéresse à l'articulation entre sciences, techniques et politique, au mouvement de sécularisation et à l'apparition des sciences humaines. Elle a publié un essai général sur les rapports entre science et politique : *Auguste Comte. La politique et la science* (Odile Jacob, 2000), un autre sur l'idée républicaine : *L'idée de république* (Agora Pocket, 2008 ; réédité en 2018 avec des adjonctions), sur l'écologie politique : *Pour une philosophie de l'écologie* (Agora Pocket, 2012) et sur le néoconservatisme *Les Néoconservateurs* (Agora Pocket, 2017).

Hans HARTJE

Galatée dans la vallée de l'étrange

S'il est a priori difficilement concevable qu'une machine soit douée d'émotions, il n'est en revanche absolument pas rare de rencontrer des êtres humains éprouvant de la « sympathie » – au sens d'un sentiment ou d'une affection – pour un artéfact.

Dans l'histoire des représentations c'est immédiatement le nom de Pygmalion qui vient à l'esprit, dans le contexte des *Métamorphoses* d'Ovide où ce personnage s'éprend d'une statue qu'il a lui-même sculptée.

La liste des avatars – littéraires, cinématographiques – de Galatée est connue et leur conception est le plus souvent motivée par le sentiment d'insatisfaction ou de frustration que les femmes réelles inspirent à leurs créateurs. On pourrait dès lors penser que la satisfaction procurée par les femmes artificielles augmente en fonction de leur degré de perfection, or à cela il y a (au moins) un obstacle et (au moins) une objection. L'obstacle, c'est l'écart entre l'homme et la machine qui, s'il a en effet tendance à aller en diminuant grâce aux progrès technologiques, n'en reste pas moins essentiel. L'objection a quant à elle été formulée dès les années 1970 par le roboticien japonais Masahiro Mori : « j'ai observé que plus les robots paraissent humains, plus notre sentiment de familiarité envers eux augmente, jusqu'à atteindre ce que j'appelle [...] "la vallée de l'étrange" ».

Dans ma communication je m'intéresserai, dans des œuvres allant du « conte nocturne » *L'homme au sable* (1816) d'E. T. A. Hoffmann au film « EX_MACHINA » (2015) d'Alex Garland, aux manières dont elles cherchent à affronter cet obstacle et à composer avec cette objection.

Hans HARTJE est maître de conférences en littérature comparée à l'université de Pau. Il travaille sur Georges Perec et l'OuLiPo, sur les avatars de Pygmalion et de Galatée, sur la figure de l'adolescent, sur la guerre d'Espagne, sur le sport et les manières de le raconter, sur l'exil des intellectuels allemands en France pendant le III^e Reich, sur la « Révolution conservatrice ». Dernière publication : Heinrich Mann, *Le Roman d'Henri IV* (vol. I : La jeunesse du Roi [2015] vol. II : Le temps de l'accomplissement [2016], Paris, Editions PETRA), réédition mise en œuvre et traduction revue par Hans Hartje, avec pour le t. I, une préface de François Bayrou, une présentation de Lionel Richard et une postface (p. 605-607) de Hans Hartje, et pour le t. II, une postface (p. 759-785) de Hans Hartje.

Sylvie HUMBERT-MOUGIN

Introduction (avec Juliette Grange et Anne Ullmo)

Sylvie HUMBERT-MOUGIN est professeure de littérature comparée à l'Université de Tours. Ses travaux portent sur la traduction et sur la réception des textes de l'Antiquité classique, notamment du théâtre antique. Elle a récemment co-dirigé deux ouvrages collectifs, *L'Appel de l'étranger. Traduire en langue française en 1886* (co-direction avec Lucile Arnoux-Farnoux et Yves Chevrel, PUF, 2015) et *Vivre comme on lit. Hommages à Philippe Chardin* (co-dir. avec Florence Godeau, PUF, 2018).

François JARRIGE

Machines et premiers socialistes : comment dompter Prométhée ?

Au XIX^e siècle, les premiers penseurs et mouvements socialistes se sont enthousiasmés et inquiétés devant le déferlement des techniques annonçant la transformation du travail, l'accélération des transports ou la communication intégrale. Qu'il s'agisse des saint-simoniens, des fouriéristes ou des communistes, tous ont cherché à dompter le nouvel univers machinique pour le mettre au service de l'émancipation. Face aux ravages de la civilisation capitaliste, comment réguler les objets techniques ? Comment les mettre au service de la coopération et du progrès contre les appropriations indues et leurs potentiels destructeurs ? Ces questions toujours vives étaient déjà au cœur des projets des premiers socialistes avant 1848.

François JARRIGE est maître de conférences en histoire à l'Université de Bourgogne (centre G. Chevrier) et membre de l'Institut universitaire de France. Ses recherches portent sur l'histoire sociale et environnementale de l'industrialisation et des premiers socialistes. Il a notamment publié *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences* (La Découverte, 2014), *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIX^e siècle* (La Découverte, 2015, avec E. Fureix) et *La Contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industrielle* (Le Seuil, 2017, avec T. Le Roux). Il a également dirigé l'ouvrage *Dompter Prométhée. Technologies et socialismes à l'âge romantique* (PUFC, 2016).

Isabelle KRZYKOWSKI

Machines inutiles. Au (dé)tour du parc de Duisburg-Nord

Je voudrais étoffer la réflexion que j'avais amorcée sur les « machines inutiles » en confrontant les détournements artistiques (machines imaginaires, contre-emploi, auto-destruction, ...) avec la gestion des espaces post-industriels (notamment le Landschaftspark Duisburg-Nord, dans la Ruhr). Cette comparaison quelque peu périlleuse pour réfléchir à ce que deviennent la machine et notre perception de la machine lorsque celle-ci ne sert pas (que ce soit parce qu'elle ne sert plus ou parce qu'elle n'a pas été conçue pour « servir »).

Isabelle KRZYKOWSKI est professeur de littérature générale et comparée à l'Université Grenoble-Alpes. Après une thèse sur *Le Jardin des songes. Étude sur la symbolique du jardin dans la littérature et l'iconographie fin-de-siècle en Europe*, elle a orienté ses recherches vers les avant-gardes historiques (« *Le Temps et l'Espace sont morts hier* ». *Les Années 1910-1920. Poésie et poésie de la première avant-garde*, Paris, Éditions L'Improviste, 2006) et les relations de la littérature, des arts et des technologies (*Machines à écrire. Littérature et technologies du XIX^e au XXI^e siècle*, Grenoble, ELLUG, 2010), autour de la question plus générale des littératures expérimentales internationales. Une partie de ses travaux portent sur l'imaginaire et la représentation des techniques, ainsi que sur les littératures numériques.

Pascal MOUGIN

Robots écrivains pour critiques algorithmiques ? Littérature et études littéraires à l'heure des *big data* et de l'intelligence artificielle

Dans la création littéraire selon Kenneth Goldsmith (*L'Écriture sans écriture. Du langage à l'ère numérique* [Conceptual Writing, 2011], trad. François Bon, Jean Boîte, 2018), des algorithmes butinent les *big data* numériques et assemblent les énoncés

prélevés. Coupe franche dans l'environnement discursif contemporain, le poème est alors une représentation sans visée expressive, dégagée de tout tropisme subjectif et de toute autorité d'une énonciation enchâssante susceptible de conférer aux ready-made textuels une signification exogène : ces derniers sont laissés à leur nature de documents bruts ou, le cas échéant, à leur pure beauté formelle et opaque.

Du côté de la critique savante, certaines procédures computationnelles, en faisant l'économie de la lecture de près et de l'herméneutique, semblent rêver d'une connaissance produite directement par la machine à partir de corpus littéraires numérisés. L'analyse serait ainsi à l'abri des biais cognitifs, affranchie des intuitions, présumés et autres impensés du critique. La théorie littéraire en deviendrait soluble dans Google Ngram Viewer et les culturomics (Stephen Ramsay, *Reading Machines: Towards an Algorithmic Criticism*, 2011 ; Jean-Baptiste Michel et Erez Aiden, *Culturama. Qui n'a jamais rêvé d'avoir lu tous les livres ?*, 2015).

Un scénario dans lequel, finalement, les machines raconteraient des histoires ou écriraient de la poésie pour que d'autres machines puissent analyser leurs productions ne relèverait pas forcément d'une dystopie post-humaniste. Les hypothèses les plus radicales d'un transfert du littéraire – production et critique – de l'homme à l'automate ne sont jamais que des renégociations d'un partage historiquement fluctuant entre activité d'invention et règles d'exécution.

Pascal MOUGIN est maître de conférences HDR à l'université Paris 3 Sorbonne nouvelle, membre de l'équipe THALIM (Paris 3 / CNRS). Spécialiste de la littérature française des XX^e et XXI^e siècles et de ses relations avec l'art contemporain, il a dirigé le collectif *La Tentation littéraire de l'art contemporain* (Les presses du réel, 2017) et vient de publier *Moderne / contemporain. Art et littérature des années 1960 à nos jours* (Les presses du réel, 2019). Ses recherches actuelles portent sur les humanités numériques.

Pascal NOUVEL

La machine de Turing et l'I. A... comme Isle Adam... Villiers de l'Isle Adam

Longtemps j'ai habité rue Villiers de l'Isle Adam, dans le vingtième arrondissement de Paris, au numéro 31. Le nom de cette rue commémore l'auteur de *L'Éve future*, un roman publié en 1886 qui est le premier à mettre en scène ce qu'on a désormais coutume d'appeler un androïde – ou plutôt une androïde, puisque la machine ressemble extérieurement à une cantatrice dont le héros du roman, Lord Edward, est tombé amoureux. La machine présente l'avantage de pallier les défauts d'intelligence de la chanteuse (le roman est écrit et publié à une époque qui n'a pas encore pris goût aux charmes ambigus du « politiquement correct ») et séduit ainsi non seulement par son aspect mais aussi par son esprit. L'année suivante, en 1887, est publié le premier roman écrit en monologue intérieur, *Les Lauriers sont coupés* d'Edouard Dujardin, qui sera célébré plus tard par James Joyce comme source d'inspiration pour son *Ulysse* et qui, par ce biais, jouera un rôle décisif dans l'allure que prendra la littérature du XX^e siècle avec James Joyce, lui-même, bien sûr, mais aussi avec Virginia Wolf, William Faulkner, plus tard, avec le nouveau roman.

Cette coïncidence éditoriale me permettra de poser la question suivante : suffit-il qu'une machine soit séduisante pour être sympathique ? Ou, autre formulation : ne faut-il pas que la machine, pour être sympathique, possède cette marque spécifique du rapport à soi qu'est le discours intérieur, à défaut de quoi elle ne saurait, dans le meilleur des cas, qu'être séduisante ?

Les développements de l'intelligence artificielle, dont Alan Turing fut un pionnier, sont l'occasion de nombreux débats sur la place que cette dernière pourrait prochainement prendre dans les sociétés humaines. L'étendue des possibilités ouvertes par ces techniques suscite à la fois enthousiasme et inquiétude. Au fondement de tous ces dispositifs se situent toujours des algorithmes. Dans cette conférence, je commencerai donc par poser la question : un algorithme peut-il entretenir un rapport à lui-même, peut-il avoir un discours intérieur ?

Pascal NOUVEL est docteur es sciences (biologie) et docteur es lettres (philosophie), professeur de philosophie à l'Université de Tours, membre de l'équipe Éducation, Éthique et Santé (EA 7505), et directeur du Centre d'éthique et de philosophie contemporaine. Il est l'auteur de *L'Art d'aimer la science* (PUF, 2000), *Enquête sur le concept de modèle* (2003, s. dir.), *Le possible et les biotechnologies* (PUF, 2003, avec Claude Debru), *Histoire des amphétamines* (PUF, 2009), *La Philosophie des sciences* (PUF, 2011), *Axiomatique des sentiments* (Hermann, 2015).

Laurence PERRON

Machines à images ou le renfort du factuel : rhétorique indicielle de la photographie dans les récits d'enquête

Dans un processus imaginaire qui s'apparente au dispositif photographique, on croyait autrefois que la dernière image vue s'imprimait sur la rétine d'un trépassé. Ainsi, par exemple, l'œil d'une victime aurait été susceptible de fournir le portrait de son assassin. Dans certains romans policiers, l'image ainsi produite était alors apte à figurer au rang des preuves récoltées pas un enquêteur dans le cadre de son investigation. C'est dire comment, dès ses débuts, le roman à énigme est lié à la machine, qu'elle soit un opposant (qu'on pense au phonographe qui rend possible l'assassinat de Roger Ackroyd) ou un adjuvant (le portrait-robot ou la forensique en sont les exemples privilégiés) à la résolution de l'affaire. Mais l'image générée par l'appareil photographique, en tant qu'elle relève d'une pratique sémiotique indicielle, participe encore plus que tout autre production machinique à une rhétorique de la preuve, qui constitue l'un des nœuds thématiques primordiaux du genre policier. Aussi n'est-il pas étonnant, d'une part, de voir les caméras se manifester dans la diégèse de ces récits et, d'autre part, de constater l'imposante quantité de textes policiers qui intègrent, au sein du texte, la présence intermédiaire de l'image photographique.

Dans cette communication, c'est principalement sur ce dernier type de pratique que nous comptons nous pencher. Il s'agira plus précisément d'évaluer de quelle manière l'image photographique, en tant que signe indicielle, participe à la fois d'un imaginaire de l'indice policier et d'un imaginaire de l'artéfact biographique. En effet, cette pratique n'est évidemment pas l'apanage du seul genre policier : la biographie, parce qu'elle doit répondre d'un certain régime de vérité, engage elle aussi une rhétorique de la preuve en ce que cette dernière atteste de la factualité des événements racontés. À cet égard, la présence de la photographie au sein de ces récits ne surprend plus. En nous intéressant à des récits qui convoquent à la fois l'un et l'autre de ces imaginaires, nous voulons montrer comment ces machines à images que sont les caméras permettent aux textes littéraires de convoquer une rhétorique de l'authenticité tout en la questionnant, notamment en l'inscrivant dans un rapport texte-image parfois contradictoire qui révèle la présence de l'œil se tenant derrière l'objectif ou les choix interprétatifs de l'observateur. Ainsi, si l'appareil photographique apparaît de prime abord comme l'allié de l'enquêteur en raison de la valeur documentaire des images qu'il produit, il faut se garder de voir, dans la présence de ces dernières, un éloge sans partage de la référentialité aux dépens de la fiction.

Laurence PERRON est doctorante en sémiologie à l'UQAM et en littérature comparée à Rennes 2. Éditrice web du magazine *Spirale*, elle est aussi co-rédactrice en chef de la revue *Postures*. Ses travaux portent sur les enjeux entre filature et filiation dans les récits biographiques contemporains numériques et sur l'usage des archives photographiques dans les pratiques d'enquête.

Valérie SAVARD

Retrouver le corps au-delà de l'image : la ré-incarnation machinique dans *Crash !* de J. G. Ballard

Selon Bernard Andrieu, « l'hybridation est le projet de devenir soi-même plutôt que d'être désincarné en incorporant des normes et des modèles sociaux » (« L'hybride biotechnologique » [2008], dans Jean-François Chassay (dir.) *L'Imaginaire de l'être artificiel*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2010, p. 161-172). La mutilation corporelle permet alors d'ériger le corps en tant qu'« espace de possible » pour la constitution d'un sujet autre, « refus[ant] la soumission du corps, emblème du totalitarisme, et combatt[ant] l'image d'un corps parfait et d'une race idéale ». C'est dans cette perspective que nous étudierons le rapport de l'individu à la machine dans le roman *Crash !*, de J. G. Ballard, dans lequel le personnage principal se fait l'apologue de la collision automobile et de ses possibilités perverses.

Nous démontrerons ainsi, dans un premier temps, que la pénétration du corps par la carrosserie automobile permet aux protagonistes à la fois de réintégrer celui-ci et de fixer son identité en lui adjoignant un supplément de réalité, et de créer une communauté marginale se reconnaissant dans les mutilations corporelles qui excluent ses membres d'une société liée par une même apparence lisse. Dans un second temps, nous développerons l'hypothèse que le fantasme de l'accident témoigne chez les personnages du roman d'une quête idéologique et spirituelle passant paradoxalement par la pénétration inhumaine du corps ramené à sa plus simple valeur matérielle. En effet, s'inscrit dans cette économie de l'accident une apologie de la dépense improductive et d'un désir où abject et sacré se côtoient, dans un retour de l'érotisme bataillien. Nous verrons ainsi comment le recours à la technique sert ici de tremplin à une quête à la fois matérielle (charnelle) et spirituelle, comment la technologie rencontre l'archaïsme dans une tentative de sortir de la déréalisation de l'image pour se ré-incarner à l'aide de la machine.

Valérie SAVARD est candidate au doctorat en littératures de langue française à l'Université de Montréal sous la direction d'Éric Méchoulan et en littérature comparée à l'Université Rennes 2 sous la direction de Sylvie Bauer. Récipiendaire d'une bourse Joseph-Armand-Bombardier du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, elle prépare une thèse s'intéressant aux relations entre le disparaître et les formes de vie dans la littérature et les arts contemporains.

Aaron SMITH

Le rite de purification technologique dans l'œuvre de Don DeLillo

L'auteur américain Don DeLillo est bien connu pour son technoscepticisme. Son œuvre est centrée en grande partie sur une analyse obsessionnelle des effets néfastes de la dématérialisation sur le psychisme et les tentatives violentes de ses personnages pour renouer avec le physique. Mais paradoxalement, son œuvre est aussi traversée par des moments de transcendance au cœur même de ces crises épistémologiques. Nous nous proposons d'explorer la possibilité que ces deux tendances soient en fait

deux phases d'un même processus ; que l'abstraction technologique subie par les personnages constitue une sorte de rite de purification qui crée les conditions d'une extase mystique et réenchante — ne serait-ce que furtivement — le monde.

Aaron SMITH est maître de conférences en études anglophones à l'Université de Tours depuis 2003. Il a soutenu en 2002 une thèse de doctorat sur les phénomènes énumératifs dans l'œuvre romanesque de Don DeLillo, l'une des premières thèses en France sur cet auteur. Depuis, il a publié de nombreux travaux sur l'œuvre de DeLillo et sur la littérature américaine des ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles.

Tri TRAN

L'arrivée de la locomotive à vapeur en Grande-Bretagne. Les Britanniques entre effroi et fascination

En mars 1825, l'influente *Quarterly Review* exprimait un avis très réservé sur un mode de transport alors en plein essor, le chemin de fer : "as to those persons who speculate on making railways general throughout the kingdom, ... we deem them and their visionary schemes unworthy of notice...the gross exaggeration of the powers of the locomotive steam engine, or to speak in plain English, the steam carriage, may delude for a time, but must end in the mortification of those concerned". Il est certain que l'apparence de la locomotive à vapeur, un monstre fait de cylindres, de pistons et de roues métalliques, suscita immédiatement des peurs légitimes quant aux aléas du voyage en train, mais aussi une grande fascination chez les Victoriens de toute classe sociale pour la puissance et la beauté de la machine. Les témoignages des intellectuels, journalistes, ainsi que les œuvres des peintres, des dessinateurs, nous permettent de saisir les paradoxes générés par l'arrivée de la locomotive, mêlant répulsion et attraction, noirceur et lumière, peur de la mort et excitation de la vitesse. Il s'agira d'explorer ce que la locomotive à vapeur représenta pour les Victoriens, les sentiments complexes qu'elle leur inspira, qui reflétaient peut-être en quelque sorte les contrastes et contradictions de leur époque.

Tri TRAN est maître de conférences HDR en civilisation britannique à l'Université de Tours. Ses travaux, dont beaucoup ont été dirigés par François Poirier (+) et Goulven Guilcher, portent sur le monde ouvrier et l'histoire des transports en Grande-Bretagne entre le milieu du ^{xviii}^e siècle et les années 1930.

Anne ULLMO

Introduction (avec Juliette Grange et Sylvie Humbert-Mougin)

Anne ULLMO est professeur de littérature américaine à l'Université de Tours. Elle a consacré une partie de sa recherche aux romanciers américains du tournant du ^{xix}^e-^{xx}^e siècles et a publié trois ouvrages sur l'œuvre d'Edith Wharton, dont un en collaboration avec Emmanuelle Delanoë-Brun. Elle se concentre depuis quelques années sur les relations qu'entretient la fiction contemporaine avec ses prédécesseurs et a consacré une monographie ainsi que plusieurs articles à l'œuvre de Steven Millhauser. Ses deux autres auteurs de prédilection sont Rikki Ducornet et Brian Evenson. Elle est par ailleurs membre du comité de rédaction de la revue critique en ligne *l'Atelier* dont elle a coordonné plusieurs numéros.

Stéphane VANDERHAEGHE

Mark Doten et l'utopie d'Internet : *The Infernal* (2015) et *Trump Sky Alpha* (2019)

Publiés respectivement en 2015 et 2019, *The Infernal* et *Trump Sky Alpha*, les deux premiers romans de Mark Doten, peuvent se lire comme le pendant l'un de l'autre. Au cœur de leurs intrigues (post-)apocalyptiques figure en creux l'utopie d'Internet, dont Doten, à sa manière, retrace l'histoire. Si *The Infernal*, en effet, doit sa structure hypertextuelle au fameux Memex, tel que théorisé par Vannevar Bush au sortir de la Deuxième guerre mondiale, et replonge ainsi le lecteur dans la genèse fantasmée d'une machine sympathique susceptible de promettre à l'humanité un avenir radieux, *Trump Sky Alpha*, quatre ans plus tard, revient de manière outrancière sur les dérives ayant présidé à l'évolution de cet outil-machine. Entre dystopie et science-fiction, entre satire politique et spéculation, l'écriture de Doten interroge ce faisant la place de la machine et de la communication « totale » dans la société américaine contemporaine autant que le rôle de l'écriture et ses possibilités de résistance face à une technologie devenue monstrueuse.

Stéphane VANDERHAEGHE est maître de conférences à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis où il enseigne la littérature américaine et la traduction. Il est membre de TransCrit (EA 1569) et ses recherches portent principalement sur la littérature américaine contemporaine ; auteur de *Robert Coover & the Generosity of the Page* aux éditions Dalkey Archive Press (2013), il a dirigé un numéro de la *Review of Contemporary Fiction* sur Robert Coover. Il a aussi consacré plusieurs articles à Shelley Jackson, Ben Marcus, Michael Joyce, Blake Butler ou Joshua Cohen. Il est également auteur de deux romans parus chez Quidam Editeur, et traducteur.

Machines sympathiques ?

Entre fascination et terreur, l'homme entretient avec la machine une relation ambivalente qui ne cesse de se complexifier à l'heure du numérique, alors que les artefacts nous accompagnent au quotidien. Sorte de pharmakon – mi poison, mi remède –, conçue pour suppléer aux tâches devenues inhumaines et redonner à l'humain sa liberté, la machine s'avère contribuer, dans un même mouvement, à son aliénation.

Ce colloque pluridisciplinaire se propose d'explorer les manifestations de cette ambivalence dans la littérature, les arts et la pensée, depuis la révolution industrielle et l'utopie d'un progrès machinique émancipateur jusqu'aux enjeux contemporains de l'intelligence artificielle, entre promesses et menaces. Spécialistes de littérature, philosophes, artistes, historiens des sciences sociales et politiques croiseront leurs méthodes pour scruter les représentations, les discours et les fantasmes alimentés par la machine.

Organisation

Juliette Grange, Université de Tours,
département de philosophie, Interactions culturelles et discursives (EA 6297)
juliette.grange@univ-tours.fr

Sylvie Humbert-Mougin, Université de Tours,
département de littérature comparée, Interactions culturelles et discursives (EA 6297)
sylvie.mougin@univ-tours.fr

Anne Ullmo, Université de Tours,
département d'anglais et d'études anglophones,
Interactions culturelles et discursives (EA 6297)
anne.ullmo@univ-tours.fr

Comité scientifique

Isabelle Boof-Vermesse, Jean-François Chassay, Jean-Paul Engélibert, Didier Girard, Juliette Grange, Sylvie Humbert-Mougin, Isabelle Krzywkowski, Anne Ullmo

Partenaires

Ce colloque a reçu le soutien financier de la Commission recherche de l'Université de Tours, de l'UFR Lettres et Langues et de l'UFR Arts et Sciences humaines, de la filière Lettres, du département d'anglais, du département de philosophie, de l'EA 6297 Interactions culturelles et discursives, du Conseil régional Centre Val de Loire.